LA NOUVELLE BRACHYLOGIE

Actes du colloque de Mons

28 et 29 avril 2016

Université de Mons

Faculté de Traduction et d'Interprétation (FTI-EII)

présentés et édités par

CATHERINE GRAVET

UMONS
Université de Mons

La Nouvelle Brachylogie

Le colloque, « La Nouvelle Brachylogie : écriture scientifique, littérature, traductologie, didactique et interdisciplinarité », organisé à l'Université de Mons, Faculté de Traduction et d'Interprétation – École d'Interprètes internationaux, les 28 et 29 avril 2016, a bénéficié du soutien de :

AGENCE UNIVERSITAIRE DE LA FRANCOPHONIE

fnrs LA LIBERTÉ DE CHERCHER

Avec la collaboration de :

Cireb@ بدء

Coordination Internationale Des Recherches et Etudes Brachylogiques

UNESCO

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture

uniTwin

Chaire UNESCO francophone en aménagement linguistique et didactique des langues dans les systèmes éducatifs, Université de Mons, Belgique

LA NOUVELLE BRACHYLOGIE

Actes du colloque de Mons

28 et 29 avril 2016

Université de Mons

Faculté de Traduction et d'Interprétation (FTI-EII)

présentés et édités par

CATHERINE GRAVET

Université de Mons
Service de Communication écrite
Collection « Travaux et documents » n° 8

2016

Béatrice COSTA
Université de Mons

LA POÉTIQUE MESCHONNICIENNE : UNE POÉTIQUE BRACHYLOGIQUE ?

À première vue, l'*Éthique et politique du traduire* d'Henri Meschonnic (2007) ne s'inscrit pas dans une démarche brachylogique. En effet, cette « théorie d'ensemble du langage », bien que conçue comme « ouvrage-synthèse », regorge d'une profusion de détails qui risquent de jeter le lecteur non averti (voire le traducteur) dans un état de confusion, voire de désarroi. Pourtant, force est de constater qu'il existe un certain nombre de rapprochements entre l'écriture meschonnicienne et la notion de « brièveté » telle qu'elle a été décrite entre autres par le chercheur tunisien Mansour M'henni. Chez Meschonnic, la brièveté reflète moins un goût de la mesure qu'une triple exigence d'exhaustivité, de polyvalence et d'honnêteté intellectuelle. Son écriture qui tient autant de la boutade que de la bourrade relève d'une « attitude morale » ou encore d'un « art de vivre » (comme l'écrirait M'henni), sans jamais pour autant tomber dans les excès frénétiques d'une démarche par trop moralisatrice. Dans mon article, je tenterai de démontrer dans quelle mesure une telle écriture peut s'appréhender en termes de « poétique brachylogique » ou encore d'« écriture incisive » dont le caractère tranchant va de pair avec une cohérence théorique sans faille.

UNE ÉCRITURE ENFLAMMÉE

Théoricien du langage, essayiste, traducteur et poète, Meschonnic est l'auteur d'une œuvre prolifique, au sein de laquelle l'abondance semble régner en maître. À mille lieues des exigences liées à l'esthétique de la concision, son écriture penche plus volontiers vers l'exubérance que vers les formes enchâssées. Cette exubérance se traduit par une écriture enflammée qui se dirige « contre le maintien académique du dualisme du signe »[1], contre le va-et-vient d'une pensée qui chavire constamment entre deux extrêmes,

[1] Henri Meschonnic, *Éthique et politique du traduire.* Paris, Verdier, 2007, p. 7.

entre deux pôles antagonistes : le signifiant et le signifié, la lettre et l'esprit, l'identité et l'altérité.

Selon Meschonnic, le signe n'est pas uniquement un modèle langagier mais « toute une paradigmatique »[1], tout un système de pensée qui dépasse le cadre strict du signe linguistique. Vue sous cet angle, la poétique de l'acte traductif[2] ne peut se contenter de répondre à la question de savoir si la poésie a besoin ou non d'un concept théorique propre[3]. Elle doit également se heurter aux positions des défenseurs de la théorie du signe, et, en l'occurrence, aux convictions défendues par les représentants de l'herméneutique et de la traductologie qui, selon le théoricien français, ont une fâcheuse tendance à restituer « le sens des mots », sans pour autant prêter attention au « sens du langage »[4].

L'ACTE DU TRADUIRE

Après la parution en 1999 de la *Poétique du traduire*, l'année 2007 voit la publication d'un second opus traductologique qui a pour ambition d'élargir la portée de certains sujets, parmi lesquels figurent notamment les effets néfastes de l'approche herméneutique. Texte condensé, resserré, sans pourtant être concis, l'*Éthique et politique du traduire* est conçue comme ouvrage-synthèse associant à la fois le domaine de la traduction et celui de la théorie du langage. Il s'agit d'une approche innovante qui a pour ambition d'offrir au lecteur une « théorie d'ensemble du langage »[5], en rupture avec les théories régionales qui, selon Meschonnic, ne font qu'entretenir le découpage scolaire des disciplines universitaires.

En Allemagne, les idées développées par Meschonnic n'ont pas le vent en poupe. L'opacité de son écriture indispose une opinion publique particulièrement réticente lorsqu'il s'agit d'envisager l'acte du traduire comme acte éthique, voire politique. Autant la théorie meschonnicienne provoque des débats houleux dans les milieux académiques de l'Hexagone, autant les chercheurs allemands restent convaincus d'avoir trouvé dans l'approche herméneutique la pierre philosophale à ne pas faire tomber[6].

[1] *Idem*, p. 76.
[2] Cf. à ce propos : Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*. Paris, Verdier, 1999.
[3] Cf. à ce propos : Paola Masseau, *Une traductologie de la Poésie est-elle possible ? La traduction du poème « toujours recommencée »*. Paris, Publibook, 2012.
[4] Cf. à ce propos le chapitre intitulé « Le Sens du langage, non le sens des mots », dans *Éthique et politique du traduire*, *op. cit*, pp. 49-68.
[5] *Idem*, p. 7.
[6] Les ouvrages de Hans Lösener (1999, 2006) constituent une exception notable à cette tendance. Dotés d'une orientation didactique, ils offrent une introduction générale à l'œuvre de

Dans un tel contexte, on ne s'étonne plus que les ouvrages de Meschonnic peinent à être traduits. Certes, il y a eu de part et d'autres quelques tentatives, mais les traducteurs présumés ont vite déchanté, tant les difficultés leur paraissaient insurmontables : une terminologie énigmatique qui n'a bien souvent pas d'équivalent direct en langue cible[1] ; la variété des positions philosophiques supposées connues laissant le traducteur bouche bée devant le nombre de sources bibliographiques à consulter ; des expressions à valence élevée, pour lesquelles les locutions adverbiales, si chères à la langue allemande, ne constituent pas toujours des solutions satisfaisantes ; la tendance à la personnification qui place le traducteur devant l'obligation de trouver pour chacune de ces figures des solutions adéquates ; et enfin un style implicite doublé d'une ambiguïté constamment et savamment maintenue qui réclame de la part du traducteur de véritables prouesses langagières.

Enfin, une dernière source de complexité réside dans les nombreuses boutades qui tranchent singulièrement avec l'idéal positiviste de l'objectivité scientifique. Curieusement, la langue allemande ne connaît pas d'expression propre pour ces jets de la pensée qui supposent un esprit à la fois fâché et chagrin. Mais il serait erroné d'en conclure par là que la boutade est une forme d'expression émanant exclusivement de l'esprit français. Les discours politiques allemands, pour ne citer qu'un exemple, regorgent non seulement de satires, d'aphorismes et d'épigrammes, mais aussi de boutades en tous genres.

Mais qu'est-ce au juste qu'une boutade ? Le dictionnaire Larousse lui reconnaît deux acceptions : suivant la première, il désigne une « saillie vive, imprévue, originale, qui touche au paradoxe » ; selon la seconde, il se confond avec l'amertume, elle-même définie par un ressentiment causé par le regret ou la déception. D'après cette deuxième acception, la boutade serait un « trait amer qui trahit quelque mauvaise humeur ou une vue pessismiste »[2]. Si l'on applique cette définition au texte de Meschonnic, on conviendra qu'elle correspond assez bien au style d'un auteur qui se désespère du man-

Meschonnic, tout en ouvrant des pistes de réflexion sur des notions essentielles comme le « rythme » et la « signifiance » (voir la bibliographie en fin d'article).

[1] Mes efforts pour dénicher des sources d'inspiration dans la langue cible sont restés vains. Ma quête a finalement abouti chez des auteurs qui se sont distingués dans des domaines aussi divers que la philosophie (Irvin D. Yalom, 2012), les questions existentielles (Hermann Hesse, 1974), et enfin l'art dans ses rapports avec la religion (Navid Kermani, 2015). Néanmoins, si ces auteurs constituent des sources d'inspiration terminologique, leurs ouvrages ne peuvent être considérés comme des textes parallèles (voir la bibliographie en fin d'article).

[2] « Boutade », dans *Dictionnaire Larousse en ligne* : http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/boutade/10734, consulté le 02.06.2016.

que chronique d'éléments poétiques au sein des théories du langage existantes[1].

UN EFFET DE RENVERSEMENT

Prise sous l'angle quantitatif, voire brachylogique, la boutade ne comprend qu'une quantité réduite de mots. Elle tire son effet du caractère tranché de ses propos, sans tomber pour autant dans une brièveté excessive. À l'instar de l'aphorisme, la boutade « instaure un jeu de l'écriture »[2], susceptible de provoquer chez le lecteur des associations d'idées selon des affinités imprévues. Des linguistes et sémiologues tel Robert Pickering soulignent que la boutade repose entièrement sur la sémantique de l'implicite. En d'autres termes, c'est la signification du discours dissimulé qui « fait à la fois la force et la complexité du genre, tout en souplesse dans le non-dit d'une énonciation pourtant puissamment formulée »[3].

Pour le traducteur (et la traductrice que je suis), toute la difficulté consiste à restituer en langue cible cette souplesse du non-dit[4] qui va de pair avec un changement brusque du rythme de l'écriture. Chez Meschonnic, les boutades succèdent à des développements théoriques rigoureux, conduits de manière précise et irrévocablement déterminée. Elles viennent contrecarrer un discours truffé de phrases complexes et de références philosophiques. Par leur style sec et succinct qui ne laisse aucune place aux débordements, les boutades meschonniciennes, tels de véritables coups de théâtre, revêtent la forme spécifique de « boutade aphoristique ».

Autrement dit, dans l'œuvre de Meschonnic, la boutade ne relève pas d'un simple effet de style. Elle témoigne plutôt d'une expérience vécue douloureusement, celle d'une mise à l'écart, orchestrée par une communauté universitaire imbue de science infuse. Sans se soucier de certains us et coutumes de l'écriture scientifique, en l'occurrence l'idéal de retenue, de *moderatio*, Meschonnic se réclame d'un discours qui fait entendre la voix de son auteur. Cette voix, aussi perceptible qu'audible, est constamment aux prises avec un mode de pensée scolastique qu'il s'agit, selon lui, de combattre afin

[1] C'est ainsi que Meschonnic écrit : « Et la pensée du langage sans poétique, au lieu de penser l'éthique avec et par la poétique, au lieu de penser le politique avec et par la poétique, pour une poétique de la société, n'est qu'un académisme scolaire. » (*Éthique et politique du traduire*, *op. cit*, p. 7.)

[2] Robert Pickering, *L'Aphorisme. De la fixité à la mouvance*, dans Christian Moncelet édit., *Désir d'aphorismes*. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, « Littératures », 1998, p. 120.

[3] *Ibidem.*

[4] À propos de la sémantique du non-dit, cf. également l'ouvrage de Guy Roudière, *Traquer le non-dit. Une sémantique au quotidien.* Issy-les-Moulineaux, ESF, 2002.

de dépasser les clivages, les étroitesses de vue émanant de la pensée du signe.

EXEMPLE DE TRADUCTION

La difficulté de traduire les boutades meschonniciennes consiste à rendre leur valeur allusive ou encore les relations associatives qu'entretiennent les différentes unités linguistiques. Cette difficulté va de pair avec la nécessité de préserver l'implicite, de ne pas aller à l'encontre de la polyvalence, de cette ambiguïté savamment et délibérément maintenue[1] qui caractérise le discours meschonnicien. Mais comment rendre la souplesse du non-dit, comment éviter le piège d'une traduction par trop « éclairante » et *a fortiori* « didactisante » ? Et comment préserver le caractère brachylogique de la boutade, de ces prises de bec furtives auxquelles se livre un auteur qui se voit interdire la quête de la question du langage ? Pour répondre à ces questions, je me réfèrerai à un exemple concret, à partir duquel je tenterai d'illustrer la démarche qui a été la mienne :

« Ils [les religieux] ne traduisent pas le poème, ils se signent »[2].

Première solution : *Sie [die Geistlichen] übersetzen nicht das Gedicht, sie unterzeichnen es.*

Deuxième solution : *Sie [die Geistlichen] übersetzen nicht das Gedicht, sie* restituieren *es im Zeichen des Kreuzes.*

La difficulté consiste à rendre le verbe « se signer », qui fait à la fois allusion à « signer » dans le sens de « revêtir de sa signature » et à « se signer » dans le sens de « faire le signe de la croix ». La langue allemande ne permet pas la superposition des deux sens, le traducteur doit donc opter soit pour l'une soit pour l'autre acception. Dans le discours meschonnicien, les « religieux » font l'objet de critiques virulentes. Partisans du littéralisme, ils pratiqueraient une traduction mot-à-mot sans tenir compte du rythme inhérent du poème biblique. Si j'ai opté pour la deuxième solution, c'est parce que j'ai voulu tenir compte de l'allusion au signe de la croix, qui renferme une critique de la conception langagière des traducteurs-missionnaires. Quant au verbe « restituer », il s'inscrit dans la continuité de la thématique religieuse en raison de sa proximité phonologique avec le verbe « ressusciter ». Il peut également être compris comme clin d'oeil à la littérature

[1] En stylistique comparée, le terme ambiguïté désigne non pas une situation difficile à comprendre, mais se confond avec la notion de polysémie.
[2] Henri Meschonnic, *Éthique et politique du traduire*, *op. cit*, p. 36.

traductologique qui n'a de cesse de souligner l'importance que revêt la *restitution* du contenu sémantique.[1]

EN BREF...

Je conclurai en affirmant que la boutade meschonnicienne fait partie inhérente d'un discours qui se veut argumentatif et objectivant, sans pour autant basculer dans l'idéologie de la neutralité scientifique. Meschonnic réclame pour lui le droit de laisser libre cours à son agacement, face à des positions théoriques qui semblent prendre en otage une communauté scientifique de moins en moins encline à transgresser les clivages convenus. La boutade, telle une bouffée d'oxygène, se révèle pour le penseur français un véritable procédé rhétorique, lui permettant de glisser vers un registre langagier peu coutumier de l'écriture scientifique. Autant la partie argumentative s'inscrit dans la volonté d'établir une expression claire et appuyée, autant les boutades sont les signes visibles d'une voix qui se refuse à une tonalité par trop neutralisée. C'est afin de pouvoir se faire entendre dans le brouhaha d'une communauté qui s'accroche, contre vents et marées, à la philosophie herméneutique, qu'il a recours à une forme langagière lui permettant de laisser libre cours à son désarroi. C'est afin de titiller la curiosité d'un lecteur « endoctriné » par la pensée du signe que Meschonnic emprunte des procédés que je qualifierais volontiers de « brachylogiques ».

BIBLIOGRAPHIE

– Garnier (Georges), *Linguistique et traduction : Éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais*. Caen, Paradigme, 1985.
– Hesse (Hermann), *Siddharta. Eine indische Dichtung*. Berlin, Suhrkamp, 1974 (1922).
– Kermani (Navid), *Ungläubiges Staunen über das Christentum*. München, Beck, 2015.
– *Dictionnaire Larousse en ligne* : http://www.larousse.fr/
– Lösener (Hans), *Der Rhythmus in der Rede. Linguistische und literaturwissenschaftliche Aspekte des Sprachrhythmus*. Tübingen, Niemeyer, 1999.
– Lösener (Hans), *Zwischen Wort und Wort. Interpretation und Textanalyse*. München, Fink, 2006.
– Meschonnic (Henri), *Poétique du traduire*. Paris, Verdier, 1999.
– Meschonnic (Henri), *Éthique et politique du traduire*. Paris, Verdier, 2007.

[1] Cf. entre autres l'ouvrage de Georges Garnier, *Linguistique et traduction : Éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais*. Caen, Paradigme, 1985.

– M'henni (Mansour), *La Nouvelle Brachylogie. Essai de définition*, dans *Brachylogia*, 2 mars 2015, en ligne :
http://www.brachylogia.com/la-nouvelle-brachylogie-essai-de-definition-par-pr-mansour-mhenni, consulté le 25 janvier 2016.
– Masseau (Paola), *Une traductologie de la poésie est-elle possible ? La traduction du poème « toujours recommencée »*. Paris, Publibook, 2012.
– Pickering (Robert), *L'Aphorisme. De la fixité à la mouvance*, dans Christian Moncelet édit., *Désir d'aphorismes*. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, « Littératures », 1998, pp. 109-120.
– Roudière (Guy), *Traquer le non-dit. Une sémantique au quotidien*. Issy-les-Moulineaux, ESF, 2002.
– Roukhomovsky (Bernard), *Lire les formes brèves*. Paris, Colin, 2005.
– Van Mal-Maeder (Danielle) et Burnier (Alexandre) édit., *Jeux de voix. Énonciation. Intertextualité et intentionnalité dans la littérature antique*. Bern-Berlin-Bruxelles, Lang, 2009.
– Yalom (Irvin D.), *Das Spinoza-Problem*. München, btb Verlag, 2012.